

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 18 (1950)
Heft: 8

Artikel: Sexe : vie moderne et spiritualité [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569410>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cris, je restais à la fenêtre dès «potron-minet», par peur de le manquer.

Il vint, leva son joli regard et acquiesça à mon signe de la main . . .

Et là, ami lecteur, je vous vois venir. Vous avez déjà compris, deviné. Vous me voyez tout tremblant, le cœur battant, attendant le «bambino» qui entre et tombe dans mes bras (avec précaution à cause des vitres qu'il porte sur le dos!) Vous attendez de moi quelque intime révélation sur l'amour, et même vous êtes curieux de savoir si le carreau cassé fut remplacé . . . avant . . . ou . . . après!

Eh bien, là, ami lecteur, imaginez-moi encore, si vous voulez, tout tremblant, le cœur battant, attendant le «bambino» . . . écoutant les pas dans l'escalier, ouvrant la porte . . . mais ouvrant la porte à un vieux monsieur tout ridé, tout blanchi, très respectable — mais seulement cela! Oh! un vitrier, oui, un vitrier aussi, mais pas du tout celui que j'attendais! Il n'avait pourtant pas pu vieillir ainsi en montant les cinq étages.

Je dus me résigner à voir le vieux remplacer lentement le carreau cassé la veille. Je pris un air indifférent, un livre, et avec les deux, je m'installais dans un fauteuil . . . quand le cri me fit sursauter. Un coup d'œil à la fenêtre — et je revis mon «Bambino» dans la cour voisine. Il aperçut son acolyte et lui fit un signe. Je questionnais le vieux: «C'est mon petit-fils! On se partage la tâche! Chacun son carreau . . . chacun son tour . . .»

Le vieux finissait. Vite, je le réglais, lui mettais ses outils en boîte et le poussais dehors. Vite, je prenais un marteau et frappais à coups redoublés sur le carreau nouvellement posé. Je vis «Bambino» lever des yeux étonnés vers moi. Je lui fis signe . . . et . . . je vous assure, ainsi lecteur, que ce n'est pas le vieux qui sortit — plus tard — de chez moi, avec un joli surire, sur une bouche qui savait donner de très tendres baisers, comme elle savait crier à tue-tête: «Vitrier! Vitrier!»

SEXÉ

Vie Moderne et Spiritualité

(suite)

L'amour entre deux hommes était censé faire appel à tout ce qui est le plus noble en eux, et «les amants liés par le mâle Eros étaient, par un sens profond de l'honneur, retenus de commettre une action vile: ils étaient poussés par une inspiration noble à s'essayer aux actions honorables». (Paideia, I, 194). Aelian explique la joie du sacrifice dans la bataille en disant que celui qui aime son ami est animé par deux dieux, Arès et Eros, tandis que le guerrier qui n'est pas lié par un lien d'amour à un autre guerrier n'est inspiré que par Arès seulement. (Histoire variée, III, 9).

Ce sentiment est exprimé dans un poème de Seleucius. «J'aime aussi les garçons; cela est plus beau que de languir sous le joug du mariage, car dans la bataille meurtrière, votre ami est encore à vos côtés pour vous protéger». (Anthologie Palatine, XV, 697 d). Plutarque mentionne dans ses Vies (dans celle de Lycurgue) que lorsqu'un jeune homme criait de douleur dans la bataille, c'était son amant qui

était ensuite puni par l'Etat. De fait, l'homosexualité «appartenait à la conception la plus haute de la noblesse morale et de la perfection spirituelle» (*Paideia*, I, 194).

Tout à fait indépendamment de ces innombrables références directes, le caractère sexuel de la pédérastie grecque est également confirmé par la prostitution masculine, laquelle était à peine moins commune que sa contrepartie hétérosexuelle dans le monde moderne. Mais comme l'amour entre hommes représentait quelque chose de noble et d'une grande valeur éthique, la prostitution masculine était condamnée, et en général les garçons qui se vendaient pour de l'argent étaient méprisés. A cet égard, certains hellénistes doivent trouver de l'embarras dans le fait que le *Phédon*, l'un des dialogues les plus nobles et les plus touchants de Platon, fut ainsi nommé en l'honneur d'un jeune homme qui s'était, bien que par nécessité, prostitué pendant un certain temps dans une maison d'hommes. Le même Phédon, avec qui Socrate eut son fameux dialogue le jour de sa mort, était, dans sa prime jeunesse, pendant la guerre entre Elis et Sparte, tombé aux mains de l'ennemi et avait été vendu aux propriétaires d'une maison de prostitution masculine d'Athènes. Ce fut là que Socrate fit sa connaissance; ému par lui, il demanda à un ami riche de racheter le jeune garçon.

Les savants qui citent si abondamment les maximes idéalistes et éthiques de Socrate suppriment d'ordinaire tout ce qui prouve sa nature homosexuelle. Xénophon, qui fut élève de Socrate et qui, après Platon, reste la source la plus certaine de notre connaissance et de notre compréhension de son grand maître, fait dire à ce dernier dans son *Banquet* (qui ne doit pas être confondu avec le dialogue plus fameux de Platon portant le même nom): «Lorsque je tombe follement amoureux des hommes, je m'efforce de tout mon cœur, puisque je les désire, d'être à mon tour désiré par eux». «L'antiquité grecque ne croyait pas volontiers que la pédophilie de Socrate fût seulement de nature intellectuelle.»¹ M. G.-M.-A. Grube, professeur de littérature grecque et latine à l'Université de Toronto, signale dans son livre sur la pensée de Platon que «toute l'atmosphère des rencontres de Socrate avec des jeunes gens est imbibée d'un érotisme que la plupart d'entre nous ne peuvent associer qu'avec la présence de jeunes femmes... Il leur parle comme de nos jours un homme plus âgé fortement attiré par la beauté féminine pourrait parler à des jeunes filles jolies et intelligentes.. Cet attrait érotique — s'il se connaissait lui-même aussi bien que Platon et s'il était seulement la moitié aussi honnête que lui — il aurait été le dernier à le contester»². Dans un des premiers dialogues de Platon, *Charmide*, Socrate rentrant de la guerre demande immédiatement qui sont les jeunes gens excellant par la beauté: et dans ce même dialogue il fait cette remarque: «Presque tous les jeunes gens me semblent beaux».

Les dialogues de Platon, lorsqu'ils traitent de l'amour, ne se réfèrent jamais qu'à l'amour entre hommes. Ainsi que le professeur Wilamowitz, le plus grand spécialiste allemand des études platoniciennes le remarque, «nous n'avons aucune indication qu'une femme ait jamais joué un rôle dans la vie de Platon». Qu'il parle de l'amour du point de vue de l'idéal, de la vertu ou de la passion charnelle, il se réfère invariably à l'amour homosexuel que non seulement il tient pour admis, mais dont il chante encore les louanges. La compréhension, la sympathie et même la passion avec lesquelles il le décrit indique clairement ses propres inclinations sexuelles, à tout le moins dans sa jeunesse. «Lorsque je t'embrassai, Agathon», dit-il dans une de ses épigrammes, «je sentis mon âme sur tes lèvres comme si elle allait pénétrer avec une impatience frémissante». ³ Malgré ces preuves surabondantes, malgré notre connaissance

¹ Cf. Licht, *Sexual Life in Ancient Greece*.

² Cf. G.-M.-A. Grube, *Plato's Thought* (Methuen & Co, 1935), p. 90.

³ Cf. *Poeta Lyrici Graeci* (Edition Th. Bergk, 1882).

des auteurs grecs, de l'histoire et de l'art grecs, un savant de l'envergure de Jowett a néanmoins pu déclarer, dans son introduction à Phèdre: «Nul besoin non plus de rappeler des insinuations révoltantes que le bon goût devrait absolument bannir et qui ne se rapportent que de très loin à ce que Platon avait dans l'esprit». ¹

Ce ne fut que lorsque Platon, alors un vieillard, écrivit ses *Lois*, qu'il se sentit obligé de condamner la pédérastie. Il y a cependant des raisons de penser qu'il le fit par suite du changement des conditions politiques de la Grèce plutôt que par changement d'attitude personnelle à ce sujet. Sparte, qui avait été regardée comme le foyer de la pédérastie, fut écrasée dans la bataille de Leuctre en 371, longtemps après que Platon eut composé le Banquet, l'œuvre de sa maturité. Après cette défaite, Sparte perdit tout le prestige social et éthique qu'elle était auparavant parmi les Etats grecs, de sorte qu'il devint courant de dénoncer toute doctrine ayant son origine à Sparte. Le vieux Platon suivit lui aussi la tendance politique et intellectuelle du jour. Il était au surplus devenu le doctrinaire et rigide autocrate des *Lois*, ouvrage qui laisse peu de place à la liberté personnelle, à l'initiative, en fait au bonheur. Tandis que le Platon de la *République* montre encore beaucoup d'affinités avec l'auteur du Banquet et des autres dialogues immortels, le censeur des *Lois* est profondément désillusionné et intolérant et semble appartenir à une ambiance spirituelle tout différente. Il faut d'ailleurs se souvenir que le vieux Platon condamnait tous les rapports sexuels, excepté dans le cas des gardes de sa République, spécialement choisis et formés et qui ne devaient s'y adonner qu'aux fins de la procréation. «On se méprend donc si l'on dit que», même dans les *Lois*, «il condamna l'homosexualité en tant que telle, car il n'y voit pas d'un œil plus favorable l'hétérosexualité; ce qu'il détestait, c'était les relations sexuelles de tout genre» ². La plupart de ses récits concernant l'amour confirment l'opinion que, malgré ce que les traditions puritaines de l'ère victorienne tenaient pour une affaire de bon ou de mauvais goût, les Grecs, et Platon comme eux tous, ont bien parlé de l'amour entre hommes d'une façon qui répond à ces «révoltantes insinuations».

Même si nous interprétons le mâle Eros du *Banquet* comme un simple symbole de vérités métaphysiques, ainsi que le font les révélations de Diotime à Socrate, le fait demeure que Platon choisit de propager ces vérités à travers les symboles de l'amour d'un homme pour un autre et non pas d'un homme pour une femme. Pour lui, «l'incarnation la plus haute de l'amour d'un homme n'était pas présentée comme étant l'amour pour une femme» (*Paideia*, I, p. 132). Au surplus, l'amitié entre hommes joue un rôle prédominant tant dans les relations sociales que dans la vie politique de la Grèce. «Nous pouvons trouver l'éloge de l'amitié dans la première poésie grecque.. dans le code aristocratique de pédagogie de Théonis..., dans les écoles postsocratiques de philosophie» (*Paideia*, I, p. 57). Mais dans un Etat comme Athènes, avec sa conception extrêmement sensuelle de la vie et sa prédisposition naturelle à la pédérastie, il n'est pas possible de séparer l'idée de l'amitié de celle l'homosexualité. Ainsi, c'est bien l'homosexualité qui pour Platon ouvre les portes de l'art, de la vertu, de la politique ou de la philosophie — chacune de ces disciplines n'étant qu'un but particulier auquel l'Eros platonique tend. Nous trouvons des indications de cette croy-

¹ Bien qu'un pratique tous les savants britanniques de l'époque victorienne aient condamné l'amour entre hommes de Platon, il est juste de mentionner qu'un ou deux savants furent assez honnêtes pour reconnaître son véritable caractère. C'est ainsi que l'évêque Gore déclara dans ses conférences Gifford que le Banquet de Platon exprime «de la sympathie pour l'affection passionnée des jeunes gens les uns pour les autres».

² Cf. Grube Plato's Thought, p. 90.

ance sousjacente également dans ses autres dialogues. Elles y sont exprimées sans ambiguïté et sans ambages dans le Phédon et un peu moins franchement dans le Lysis et dans le Gorgias. Ce fut même Platon qui, alors que «le mâle Eros de l'ancienne Grèce, avec tous ses maux indubiables et son idéal élevé, risquait de tomber dans l'oubli, lui rendit la vie et l'ennoblit encore». (Paideia, I, p. 178) Ainsi que le professeur Grube l'indique, dans l'amour platonique, «les amants appartiennent au même sexe» et quoique «leur but soit de s'inspirer mutuellement dans la recherche de la vérité... Platon ne conteste pas le fondement physique de leur amour». ¹ Pour Platon, «Eros restait certainement enraciné dans l'attrait sexuel et dans un attrait homosexuel pour la plus grande part.... Pour ceux qui le nieront encore, c'est perdre son temps que d'essayer de faire la preuve de ce que Platon lui-même a exprimé avec la clarté du cristal»².

Au sens le plus élevé, l'Eros platonique vise à atteindre au bien (tel qu'il est exprimé par Socrate dans ses dialogues) et à une unité comportant une totalité (telle qu'elle est illustrée par Aristophane dans le *Banquet*). Le moyen choisi par Platon pour y atteindre est l'amour entre hommes, ou plutôt entre hommes et jeunes gens. Nous trouvons un écho de cette idée platonicienne dans la définition qu'Aristote donne d'un amour supérieur de soi-même, qu'il regarde comme la phase finale de la perfection morale. Car dans son *Ethique à Nicomaque*, il tire ce principe du *Banquet* de son maître. Il faut se souvenir que les systèmes éthiques de Platon et d'Aristote étaient tous deux fondés sur la morale de la cité antique, de la cité grecque, telle en particulier qu'on la trouvait à Sparte dans sa tendance prononcée pour la pédérastie considérée comme la base de l'éducation et du sens civique. Ainsi, le noyau de la philosophie grecque du bien, de la réalisation de soi-même et de la perfection — telle qu'elle est représentée par les trois plus grands penseurs, Socrate, son disciple Platon, et le disciple de la celui-ci Aristote — se rattache directement ou indirectement à l'Eros mâle qui nous est révélé dans le *Banquet*.

Si l'homosexualité n'avait pas été une tendance prédominante et officiellement reconnue, comparable en quelque mesure à notre institution du mariage, le grand législateur Solon aurait difficilement édicté des lois pour la réglementer. Or nous savons par Eschine³ qu'il interdit les relations sexuelles entre garçons libres et esclaves, ainsi qu'à l'abus des mineurs, et qu'il punit la prostitution masculine.

Il est impossible de ne pas en arriver à la conclusion que dans la Grèce classique, l'amour homo-érotique n'était pas limité à une période, à un Etat ou à une classe sociale, et qu'il n'était pas regardé comme anormal. Nous le trouvons à Sparte comme à Athènes, aux jours d'Homère au Xe siècle av. J.-C. (?) comme aux jours d'Hésiode au VIIIe siècle, du chanteur Pindare et du législateur Solon au VIe, de Platon au Ve et de Plutarque au premier siècle av. J.-C. L'histoire montre que la pédérastie fit partie de la vie grecque sous la plupart de ses aspects. Sans elle, la culture grecque serait ce que la poésie des troubadours serait sans les femmes. La pédérastie a été l'un des stimulants essentiels des hauts faits de la Grèce, sans lequel les œuvres de Platon, de Praxitèle et de Phidias seraient difficiles à imaginer.

Si nous considérons la culture grecque avec un esprit dégagé de préjugés, nous ne pouvons nous empêcher de conclure que «l'amour grec des garçons est un trait de caractère ayant des fondements esthétiques et religieux. Son objet est d'arriver, avec l'aide de l'Etat, à la... source même de la vertu civique et personnelle. Il ne s'oppose

¹ Cf. Ibid., p. 114.

² Cf. Ibid., p. 116.

³ Cf. Eschine, *Contra Timarchum*, p. 138.

pas au mariage, mais le complète comme un facteur essentiel de l'éducation»⁴. Le rôle de l'amour homosexuel par rapport au mariage qui, rappelons-le, occupe une place plutôt inférieure dans la vie grecque, a été défini dans les Erotes (d'ordinaire attribués à Lucien): «Le mariage est pour les hommes une nécessité vitale pressante et une chose précieuse s'il est heureux; mais l'amour des garçons, pour autant qu'il invoque les droits sacrés de l'affection, est à mon avis une preuve de sagesse pratique. Ainsi, que le mariage soit pour tout le monde, mais que l'amour des garçons reste le privilège des sages, puisqu'une vertu parfaite est absolument inconcevable chez les femmes».

L'augmentation de nos connaissances psychologiques et le déclin de censures puritaines a porté les savants du monde entier à reconnaître la pédérastie grecque pour ce qu'elle fut réellement. «L'attachement homosexuel», écrit Westermarck², n'était pas seulement considéré comme permis, mais était loué comme la plus haute forme de l'amour, comme l'œuvre même de la céleste Aphrodite, comme un chemin conduisant à la vertu, comme une arme contre la tyrannie, comme une sauvegarde des libertés civiques, comme une source de grandeur et de gloire nationales». Et Havelock Ellis a écrit: «L'homosexualité était idéalisée non seulement comme répondant à la vertu militaire..., mais aussi aux qualités intellectuelles, esthétiques et même éthiques, et beaucoup la considéraient comme plus noble que l'amour hétérosexuel»³.

Et le professeur Grube résumé l'argument en déclarant que «l'amour homosexuel seul était en général considéré par les Grecs comme répondant aux désirs les plus hauts de l'homme et que... si nous voulons comprendre la signification de l'Eros grec, nous devons accepter ce fait sans préjugé quant à son caractère naturel ou pervers, et sans répugnance émotive»⁴.

Avec la décadence de Rome, la pédérastie en vint à être regardée comme un vice contre nature et fut mise au nombre des délits punissables. Plusieurs des empereurs de la décadence romaine allèrent jusqu'à la punir de la peine capitale. L'antagonisme devint de plus en plus marqué au fur et à mesure que Rome tomba plus bas. «Cette attitude a eu une profonde et durable influence sur la législation européenne»⁵ qui, à tant d'égards, a ses sources dans le droit romain.

¹ Cf. Licht, Sexual Life in Ancient Greece, p. 445.

² Cf. Westermarck, Ethical Relativity, p. 192.

³ Cf. Havelock Ellis, Psychology of Sex.

⁴ Cf. Grube, Plato's Thought, p. 82.

⁵ Cf. Westermarck, Ethical Relativity.

Numéro de Juillet:

Une malchance toute particulière a encore plané sur la partie française du «Cercle» de Juillet. A part la répétition d'une partie de phrase dans l'introduction de l'article «Notre Soirée Française», l'imprimeur a confondu les pages 19 et 20, contenant la causerie de Claude Réhaut. Nous regrettons vivement ces erreurs et nous en excusons. Ceux de nos abonnés qui en expriment le désir, peuvent échanger les numéros en leur possession contre des exemplaires dûment corrigés.

La Rédaction.